



CLASSIQUES
GARNIER

PINGAUD (Bernard), « [Introduction de la première partie] », *L'Occupation des oisifs. Précis de littérature et textes critiques*, p. 11-13

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-05867-0.p.0011](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-05867-0.p.0011)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2016. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Écrire est une activité étrange et je n'imagine pas qu'on puisse l'exercer sérieusement sans s'interroger, à un moment ou à un autre, sur son statut. Pourtant, après avoir connu une grande vogue dans les années 70, il semble que la réflexion théorique ne fasse plus recette. Dans son livre de souvenirs sur Roland Barthes, Éric Marty évoque avec nostalgie cette époque qu'il appelle « modernité ». Celui qui ne l'a pas connue, dit-il, « ne sait pas ce qu'est le bonheur de penser et le bonheur d'écrire¹ ». Et Antoine Compagnon, autre ami de Barthes, confirme : « En ce temps-là, l'image de l'étude littéraire, soutenue par la théorie, était séduisante, persuasive, triomphante². » La « theoria » (qui était aussi, il faut bien l'avouer, une forme de « terreur ») régnait alors sans partage sur les lettres, et l'on ne pouvait espérer être entendu des spécialistes sans avoir inventé quelques concepts savants et de nouveaux mots pour les désigner. Barthes, précisément, était très fort dans cet exercice et même si certaines de ses inventions ne lui ont pas survécu, la lecture des textes qu'il a consacrés à la littérature reste toujours stimulante. D'autres, qui n'avaient pas son génie de la formule, ont été moins heureux. Quand on relit aujourd'hui certains programmes de la période 1968-1971, il est parfois difficile de résister au rire, et je pense que leurs auteurs eux-mêmes doivent avoir du mal à s'y reconnaître. Cette époque était aussi celle des séminaires. C'est là qu'on essayait des concepts, qu'on lançait des modes, qu'on prononçait des *oukases*. Leur fréquentation était donc obligatoire pour quiconque souhaitait se faire une place au soleil de la théorie. Je n'ai pas eu cette chance parce que je n'étais pas assez persévérant, sans doute, mais surtout parce que je ne l'ai pas vraiment cherché. Je préférais réfléchir sur la littérature en franc-tireur, à partir de mon travail d'écrivain et de lectures occasionnelles. J'aimais piquer ici ou là une idée, un mot pour en tirer des conséquences personnelles et je me plaisais plus à bricoler des hypothèses qu'à bâtir des systèmes³.

À la longue, pourtant, il m'est apparu que ces petits cailloux pouvaient former une chaîne et j'ai conçu, avec retard, le projet de les rassembler en un tout cohérent. C'est ce qu'on appelle l'esprit de l'escalier : j'arrive après

1 Roland Barthes, *le métier d'écrire*, Le Seuil, 2006. « Rien, dans le champ culturel français n'a semblé résister à la radicalité d'un discours dont la violence, la force et la séduction tenaient à sa puissance théorique et à la domination de la *theoria* » (p. 142).

2 *Le Démon de la théorie*, Le Seuil, 1998, p. 11.

3 *Les Anneaux du manège, écriture et littérature*, Gallimard, Folio-essais, 1992.

tout le monde dans la fête quand les lampions sont éteints. Déjà, il y a une dizaine d'années, s'attaquant au « démon de la théorie », Antoine Compagnon montrait, combien, il était devenu vain de vouloir formuler sur le sujet des décrets qui ne seraient pas immédiatement frappés d'exception ou contredits par un sens commun décidément inusable. Aujourd'hui, c'est Vincent Kaufmann qui, avec subtilité et humour, mais avec une évidente nostalgie lui aussi, nous raconte la genèse et les aboutissements d'une aventure qui se présentait comme le comble de la modernité dans les années 60-80 et qui apparaît complètement obsolète¹. On peut donc se demander si vouloir reprendre la partie présente un intérêt quelconque. J'ai la faiblesse de le croire, pour plusieurs raisons.

D'abord parce qu'à y regarder de près, ce jeu passionnant n'a pas vraiment cessé depuis que le structuralisme n'est plus à la mode. Il suffit d'ouvrir Internet et de se rendre sur quelques sites spécialisés pour s'apercevoir que de nombreux universitaires continuent à défendre des thèses pointues et contradictoires sur les rôles de l'auteur, du texte et du lecteur dans l'élaboration de ce mystérieux produit qu'on appelle la littérature et sur la meilleure façon de l'aborder. Ce qui a changé c'est l'attitude des écrivains eux-mêmes. Autrefois, ils ne se contentaient pas de participer au débat ; souvent c'étaient eux qui le lançaient, et les universitaires suivaient. Aujourd'hui, du côté des auteurs, il semble que la littérature ait cessé de poser un problème ou, si elle en pose un, qu'il ne soit pas nécessaire de s'attarder sur lui, on le résoudra en écrivant.

Ensuite, parce que la dévalorisation brutale d'une théorie fondée essentiellement sur l'autonomie du texte, qui semblait, il n'y a pas si longtemps encore, justifiée dans sa prétention à l'objectivité, mérite elle-même une explication théorique. Faut-il renoncer purement et simplement à cette autonomie ? Revenir à la vieille idéologie du « réalisme » ? Ou peut-on imaginer une synthèse qui parviendrait à réconcilier autonomie et référence, texte et hors texte ?

Enfin et surtout, il me semble que laisser à des observateurs extérieurs le soin de définir les termes du débat n'est peut-être pas la meilleure manière d'y voir clair. Les hasards de la biographie (autrement dit l'âge) font qu'avant de connaître l'époque de la « théorie », j'ai connu de près celle de « l'engagement » et que, tiraillé entre deux visions opposées de l'écriture, la réflexion sur mon propre travail m'a conduit à tenter, très solitairement il faut bien l'avouer, une conciliation. D'où les « petits cailloux » dont je parlais.

1 *La Faute à Mallarmé*, Le Seuil, 2011.

En reprenant ici des choses que j'ai déjà dites ailleurs¹ et en essayant de les dire mieux, mais toujours du point de vue d'un praticien, j'ai conscience de m'aventurer sur une voie périlleuse. Que vont penser de moi ces chercheurs bien plus savants que j'utilise ici cavalièrement ? Ma seule excuse, au bout du compte, est que je tiens à mes hypothèses. La théorie, pour un écrivain, est un peu comme la drogue : quand on a cédé une fois à ce « démon », il n'est pas facile de lui échapper.

1 Quelques passages de cet essai reprennent et développent des réflexions déjà formulées dans *Les Anneaux du manège* (Gallimard, Folio, 1992) et dans *La Bonne aventure* (Le Seuil, 2007).